La vie

Freud : pulsion de mort et/ou pulsion de destruction ?

Michel Nesme

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Freud repense radicalement les fondements de la psychanalyse en1920, avec son article *Au-delà du principe de plaisir*[1] point de départ de ce qui sera la seconde topique. Désormais, deux pulsions fondamentales, ou groupes de pulsions, pulsions de vie et pulsions de mort, vont être considérées comme régissant la vie psychique de l'homme, voire même identifiées comme forces cosmiques universelles. Ce qui, dans cet article, est présenté comme une hypothèse, le résultat d'une spéculation et non d'une observation, l'existence d'une pulsion de mort, va devenir dans la suite de son œuvre une conviction. Sachant que l'existence d'une telle pulsion a toujours fait débat chez les psychanalystes, ce n'est pas cette question que nous aborderons, mais celle de sa nature. Quelle réalité vise l'auteur à travers ce concept ? Une pulsion implique une poussée, donc une activité, ce qui relève *a priori* de la vie. Parler de pulsion de mort, c'est donc non seulement

1 Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1975, traduction S.Jankélévitch, pp.7 à 81. Précisons que la traduction effectuée de l'allemand *Trieb* par instinct doit être remplacée par celle de pulsion, jugée trop inhabituelle à l'époque de la traduction.

Michel Nesme © *Philopsis* – Tous droits réservés

faire de la mort une nécessité interne au vivant, et non une rencontre accidentelle toujours en droit contournable, mais c'est plus encore introduire l'idée d'une recherche active de la mort. La pulsion de mort n'est pas un « se laisser mourir », le simple suivi d'une pente fatale, c'est une activité, une recherche, fussent-elles inconscientes. Pour le dire autrement, il ne s'agit pas d'une application du second principe de la thermodynamique. Il ne s'agit pas d'un mouvement irréversible vers le désordre. Alors de quoi s'agit-il ? Que pense Freud avec cette activité mortifère ? Tout autre chose bien sûr qu'un simple retour de l'animé à l'inanimé, ce qui n'aurait rien de nouveau. Mais tout autre chose également qu'un refus de vivre. Il pense, croyons-nous, la destruction active de la vie comme la clé ultime du phénomène éternel de la violence. La pulsion de mort serait à entendre essentiellement comme une pulsion de destruction, une négativité à l'oeuvre, C'est ce qui ressort, pensons-nous, d'une lecture attentive des oeuvres de Freud à partir de 1920.
A partir de là, la question sera de comprendre pourquoi Freud a éprouvé le besoin d'introduire cette nouvelle dualité libido / pulsion de mort, sachant qu'il avait déjà les moyens théoriques de rendre compte de l'agressivité, notamment avec l'introduction du narcissisme. S'agit-il d'un refus du monisme, et si oui, qu'est-ce qui pourrait expliquer ce refus ?

Suivons tout d'abord l'argumentation de Freud dans l'article de 1920.

Le premier chapitre, intitulé *le principe de plaisir*, commence par rappeler l'importance dans le fonctionnement psychique de ce principe :

> « La théorie psychanalytique admet sans réserves que l'évolution des processus psychiques est régie par le principe du plaisir. Autrement dit nous croyons, en tant que psychanalystes, qu'elle est déclenchée chaque fois par une tension désagréable ou pénible et qu'elle s'effectue de façon à aboutir à une diminution de cette tension[i]»[2].

À une augmentation de l'état d'excitation due à l'insatisfaction d'un besoin, la diminution de la tension par la satisfaction du besoin procure le plaisir, pour revenir à un état de tension minimal, appelé principe de constance. Ce principe se heurte certes à des obstacles et ne peut toujours réaliser son programme, mais cela ne remet pas en cause sa nature de principe et cela s'explique parfaitement dans le cadre de la première topique qui oppose pulsions du moi ou d'autoconservation et pulsions sexuelles ou recherche du plaisir :

> « Sous l'influence de l'instinct de conservation du moi, le principe du plaisir s'efface et cède la place au principe de la réalité qui fait que, sans renoncer au but final que constitue le plaisir, nous consentons à en différer la réalisation »[3].

Or ce principe essentiel à la théorie se heurte à des faits qui le contredisent, qui vont être examinés dans le chapitre 2, *Principe du plaisir et névrose traumatique, principe du plaisir et jeux d'enfants.*

Un type de pathologie s'est imposé à l'attention de Freud, du fait de la première guerre mondiale : les névroses traumatiques. Or comment expliquer la répétition dans les rêves d'un vécu traumatique ? Même si l'on accepte l'idée d'une impression tellement forte qu'elle revient pendant le sommeil, cela ne supprime pas la contradiction avec la nature du rêve comme gardien du sommeil et réalisation fantasmatique de désirs. Faudrait-il « appeler à la rescousse les mystérieuses tendances masochistes ? »[4] Mystérieux masochisme en effet, s'infliger de la douleur étant *a priori* en contradiction avec la recherche du plaisir. Mais Freud va différer l'étude de la névrose

2 Freud, op.cit. p.7

3. *Id.*, p. 10

4 *Id.*, p. 15.

Michel Nesme © *Philopsis* – Tous droits réservés

traumatique pour s'intéresser au fonctionnement normal du psychisme avec le jeu des enfants, lequel révèle à son tour un phénomène en contradiction avec le principe de plaisir.

On pourrait alors s'attendre à ce que cette objection d'une souffrance recherchée, voulue, soit portée à son degré extrême avec le fait de s'infliger la mort, avec la pratique du suicide. Or, étrangement, il n'en est rien. Pourquoi ne pas parler de la conduite qui pourrait à l'évidence justifier l'existence d'une pulsion de mort ?

Freud a en fait déjà traité de la question du suicide, principalement dans son article de 1915, publié en 1917, *Deuil et mélancolie.* Le suicide est alors décrit comme un meurtre de soi, conformément d'ailleurs à l'étymologie, *sui-cide* étant formé avec la même racine, meurtre, que dans homicide, féminicide, etc.

Résumons la démonstration freudienne. Freud propose une analogie entre le deuil et la mélancolie, la mélancolie désignant cet état que l'on appelle aujourd'hui communément dépression. L'analogie se justifie dans la mesure où, dans la mélancolie ou état dépressif, on retrouve l'état dans lequel on se trouve en période de deuil. Dans la mélancolie, je suis en deuil de moi-même, telle est la thèse développée par Freud.

La mélancolie peut avoir comme cause occasionnelle ou facteur déclenchant la perte de son objet d'amour, figure classique de la rupture amoureuse subie. Mais dans cet état dépressif, c'est à soi-même que l'on en veut, c'est à soi que les reproches sont adressés, et non pas à l'objet aimé, comme dans une rupture que l'on qualifiera de « normale ». L'auteur emploie l'expression de « délire de petitesse » : « Le malade nous dépeint son moi comme sans valeur, incapable de quoi que ce soit et moralement condamnable »[5].

Comment comprendre qu'ayant subi une perte, le moi s'en prenne à lui-même en se dépréciant ? On pourrait penser qu'il en est ainsi parce que le moi s'attribue les raisons de la perte. Mais ce n'est pas la solution énoncée par Freud, qui fait appel aux acquis de l'article de 1914, *Pour introduire le narcissisme.* L'objet d'amour dont on a à faire le deuil dans l'état mélancolique était aimé de manière narcissique, par identification. Car on aime soit selon le type narcissique, ce que l'on est ou voudrait être, soit par étayage, comme la femme qui nourrit ou l'homme qui protège, ainsi que l'a établi l'article de 1914. Sur la base de cette identification du moi avec l'objet perdu, « la perte de l'objet s'était transformée en une perte du moi et le conflit entre le moi et la personne aimée en une scission entre la critique du moi et le moi modifié par identification »[6].

Dés lors la tendance sadique présente dans l'amour peut se déchainer, et conduire jusqu'au suicide:

> « La torture que s'inflige le mélancolique et qui, indubitablement, lui procure une jouissance, représente, tout comme le phénomène correspondant dans la névrose obsessionnelle, la satisfaction de tendances sadiques et haineuses qui, visant un objet, ont subi de cette façon un retournement sur la personne propre »[7].

Dans le suicide on se hait et on dirige la violence sur soi ; on se traite comme un objet du monde extérieur, monde extérieur haï dès l'origine.

> « L'analyse de la mélancolie nous enseigne que le moi ne peut se tuer que lorsqu'il peut, de par le retour de l'investissement d'objet, se traiter lui-même comme un objet, lorsqu'il lui est loisible de diriger contre lui-même l'hostilité qui vise un objet et qui représente la réaction originaire du moi contre des objets du monde extérieur[8].

---

5 Freud, Métapsychologie, Gallimard 1968 Folio essais, traduction Laplanche et Pontalis, p.150.
6 *Id.*, p. 156.
7 *Id.*, p. 159
8 *Id.*, p. 161

Michel Nesme © *Philopsis* – Tous droits réservés

La destruction de soi n'est compatible avec le narcissisme que dans la mesure où l'on se traite comme un objet extérieur. Pour pouvoir mettre fin à ses jours, il faut devenir étranger à soi, et diriger ainsi la haine de l'étranger sur soi. Dans le suicide il n'est question que de haine et de violence, et on comprend que Freud ne s'en serve pas pour introduire la pulsion de mort. « Nous savions depuis longtemps qu'un névrosé n'éprouve pas d'intention suicidaire qui ne soit le résultat d'un retournement sur soi d'une impulsion meurtrière contre autrui »[9]. Freud ne variera pas, et voici ce qu'il écrit encore dans un article daté de 1920 :

> « Peut-être personne ne trouve l'énergie psychique pour se tuer si premièrement il ne tue pas du même coup un objet avec lequel il s'est identifié, et deuxièmement ne retourne par là contre lui-même un désir de mort qui était dirigé contre une autre personne »[10].

Le suicide pose un problème à la théorie du narcissisme, comme la pulsion de mort, et le problème n'est résolu que par la haine du monde extérieur qui vient limiter la toute-puissance du narcissisme originaire.

Revenons à l'article de 1920. Freud poursuit la constitution du problème des situations contraires au principe de plaisir avec l'interprétation du jeu de son petit-fils de 18 mois dans lequel celui-ci reproduit le départ de sa mère en lançant une bobine attachée à une ficelle et en prononçant le son « loin » , évènement incontestablement douloureux pour lui. Le retour de la bobine signifie le retour de la maman et constitue un évènement joyeux, mais c'est le premier acte du jeu qui est infiniment répété. Comment comprendre la fonction d'un jeu qui reproduit une scène douloureuse ? Il n'est cependant pas impossible de trouver dans cette conduite des éléments en accord avec le principe de plaisir : ainsi la transformation d'une situation subie en situation jouée permet d'inverser la passivité en activité par la symbolisation, et ainsi « satisfaire un penchant à la domination ». Autre explication donnée par Freud: satisfaire « une impulsion de vengeance à l'égard de la mère ». Ce n'est donc pas ici que l'on trouvera des manifestations possibles de tendances situées au-delà de ce principe de plaisir.

Le chapitre 3 va alors se tourner du coté du transfert. Freud reprend tout d'abord les étapes de l'évolution de la méthode psychanalytique. Révéler au malade le résultat de l'interprétation de ses pensées inconscientes ne suffit pas à le guérir, et faire appel à ses souvenirs se heurte à une résistance. Faute de pouvoir s'en souvenir, le malade doit revivre dans le présent les évènements refoulés, situation revécue qui constitue le phénomène du transfert vis-à-vis du thérapeute. La résistance au souvenir, qui rend nécessaire le transfert et le processus de reviviscence du passé ne peut provenir du refoulé, qui cherche à se manifester. Elle possède la même source que ce qui a engendré le refoulement, c'est-à-dire le Moi, même si le processus est inconscient. Il faut donc cesser d'identifier le Moi et la conscience. Une grande part du Moi est inconsciente. La résistance au souvenir, comme le refoulement intial, sert à épargner du déplaisir. Le phénomène du transfert, où le refoulé est revécu, est certes désagréable pour le Moi, mais c'est un déplaisir au service du retour du refoulé qui lui obéissait au principe de plaisir. Donc, rien de surprenant.

Mais comment comprendre la tendance à la reproduction d'états morbides initiaux ? Comment comprendre que l'on puisse revivre « même des événements passés qui n'impliquent pas la moindre possibilité de plaisir, des événements qui, même dans le passé et même pour les penchants ayant subi depuis lors une répression, ne comportaient pas la moindre satisfaction »[11] ? Le névrotique doit en effet revivre ce qui a constitué les facteurs d'échec de ses désirs premiers,

9 *Id.*, p. 160.
10 Freud. Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine In Névrose, psychose,perversion, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, pp. 261.
11 Freud, Au-delà du principe de plaisir, op.cit. p. 24

Michel Nesme © *Philopsis* – Tous droits réservés

« L'amour manqué, les échecs amoureux ont infligé une mortification profonde au sentiment de dignité, ont laissé au sujet une sorte de cicatrice narcissique »[12] ; « … bien qu'il sache par expérience que cette attente a été trompée, il se comporte comme quelqu'un qui n'a pas su profiter des leçons du passé : il tend à reproduire cette situation quand même, et malgré tout, il y est poussé par une force obsédante"[13]. Autrement dit, dans le transfert, le névrosé revit les causes de son trouble, il reproduit la situation qui l'a conduit dans l'impasse où il est actuellement. Voilà le problème.

Or cette situation n'est pas propre au névrosé. On trouve un processus identique à l'œuvre chez nombre de personnes ne souffrant pas de névroses, mais qui se mettent en position de refaire sans cesse les mêmes erreurs, dans leur choix de relations toxiques par exemple, comme si un destin cruel s'acharnait sur elles pour les faire retourner sans cesse dans les mêmes impasses. « retour éternel du même », cite Freud, sans préciser la source de la citation, sans doute trop évidente à ses yeux.

Cette fois-ci le problème est bien posé. C'est de l'existence d'une tendance à la répétition indépendante du principe de plaisir qu'il faut rendre compte, et rien n'empêche alors de voir à l'oeuvre cette tendance aussi bien dans les rêves des névroses traumatiques que dans les jeux des enfants. Autrement dit un processus constitutif du psychisme humain.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

12 *Id.* p. 24.
13 *Id.*, p. 25.

Michel Nesme © *Philopsis* – Tous droits réservés

i Freud, op.cit. p.7